

La Métamédecine : la guérison à votre portée



Daniel Perraud



Claudia Rainville, auteur à succès, conférencière internationale, psychothérapeute, connaît bien la souffrance humaine. Elle s'intéresse depuis longtemps aux maladies qui frappent l'homme mais surtout elle en a cherché le sens, donc la cause, pour mieux les guérir. Elle a su, pour cela, intégrer dans sa vie les enseignements des maîtres. C'est en cherchant en elle-même le sens de son propre mal-être et de ses propres maladies qu'elle est parvenue à en comprendre le sens et, du même coup, les causes. C'est grâce à cela qu'elle a pu les transcender, se guérir et trouver l'équilibre que donnent l'harmonie intérieure et la sagesse. C'est ce qui caracté-

rise Claudia Rainville et la rend si populaire. Elle respire l'authenticité. Avec transparence et simplicité, elle nous raconte son expérience de la vie et nous permet de reconnaître en nous les mêmes blessures, les mêmes crises existentielles, les mêmes aspirations que chez elle. Elle a connu la maladie : cancer, maux de dos chroniques, dépression nerveuse et multiples interventions chirurgicales. S'étant totalement autoguérie, elle sait par expérience que toute maladie a une cause qui est d'abord psychologique. Sa formation scientifique lui a permis la rigueur, la méthode, l'analyse, le discernement que requiert son rôle de praticienne expérimentée en relation d'aide. Claudia Rainville est la fondatrice d'une nouvelle approche de la médecine, qui va au-delà de la médecine : la Métamédecine.

D.P. — Nous sommes ravis de vous rencontrer car votre approche est très proche de celle de nombreux praticiens en bio-énergie !

C.R. — J'en suis également ravie, je lis régulièrement votre revue que je trouve remarquable.

D.P. — Comment pouvez-vous définir la Métamédecine ?

C.R. — La Métamédecine pourrait tout aussi bien être définie comme la médecine des émotions puisque c'est au niveau des sentiments et des émotions qu'intervient l'intervenant

en Métamédecine. On reconnaît de plus en plus aujourd'hui l'impact que jouent les émotions dans les différentes pathologies qui affectent notre corps physique.

D.P. — Vous recherchez plutôt la cause ?

C.R. — La Métamédecine va au-delà de l'effacement de la douleur ou de la disparition des symptômes. Elle met l'accent sur la recherche du facteur responsable du mal-être ou de la maladie. En Métamédecine, la douleur, le malaise ou l'affection sont considérés comme des signes avant-coureurs d'une rupture de l'harmonie dans une partie de l'organisme. Faire disparaître ce signe sans en chercher l'information correspondante revient à faire taire l'alarme du détecteur de fumée qui a décelé la présence d'un foyer d'incendie. Faire fi de cette alarme, c'est risquer de se retrouver au cœur d'un brasier.

D.P. — Marchesseau disait de même !

C.R. — C'est ce que nombre de personnes font en avalant un médicament sans chercher à comprendre l'origine du signal. Cela n'implique pas pour autant qu'il faille refuser le médicament qui pourrait nous soulager. Cela suppose de ne pas rechercher uniquement l'effacement de la douleur ou la disparition des symptômes, mais également l'élément qui les a produits.

La Métamédecine aide à reconstituer l'histoire d'un malaise

D.P. — Comment la Métamédecine peut-elle intervenir dans un processus de guérison ?

C.R. — La Métamédecine aide à reconstituer l'histoire d'un malaise, d'une maladie ou d'un mal-être profond en remontant autant que possible à l'apparition des premiers symptômes ressentis. Pour ce faire, on utilise les clés qui orientent le questionnement pertinent en vue de découvrir la ou les causes du mal.

D.P. — Quel est le rôle d'un intervenant en Métamédecine ?

C.R. — Il consiste à accompagner la personne dans sa démarche : en l'aidant à rechercher le facteur qui a causé la rupture de l'harmonie de son organisme et sa souffrance morale ou physique. Il faut amener la personne à prendre conscience de l'attitude mentale responsable, l'aider à libérer l'émotion ou le sentiment lié à cette attitude, tels que : un chagrin refoulé, une peur entretenue, un secret non révélé, une rancune non libérée, un sentiment d'injustice, une culpabilité, etc. Il faut guider la personne dans un processus de transformation d'une croyance non favorable, d'une compréhension douloureuse d'un événement passé et enfin l'encourager à prendre une décision favorable ou à faire une action précise qui entraînera le rétablissement de l'harmonie et, par conséquent, le retour à la paix intérieure qui se manifeste par un état de bien-être.

D.P. — Quel a été votre cheminement pour mettre en place cette thérapie ?

C.R. — Ce fut d'abord la souffrance, que je traînais de mon passé et que je revivais dans mes relations

affectives. Puis la remise en question, la recherche de réponses à mes interrogations : pourquoi suis-je toujours malade, pourquoi mes relations affectives sont-elles si difficiles, pourquoi ma vie est-elle une suite de succès et d'échecs ? Enfin, ce fut la prise en charge et un long cheminement vers l'éveil de ma conscience qui m'a permis par la suite de guider les autres par les découvertes que je faisais pour me libérer de mes souffrances et retrouver le bien-être.

D.P. — Vous avez eu plusieurs problèmes de santé ?

C.R. — Mes problèmes de santé ont surtout débuté à l'âge de six ans. C'est l'âge où je fus envoyée au pensionnat pour entreprendre ma première année de scolarité. Cette année fut marquée par des rhumes, des pneumonies et une première opération pour m'enlever les adénoïdes. Je passai plus de la moitié de cette première année d'études à l'infirmerie, de sorte que je dus la redoubler.

D.P. — Pensez-vous que ces problèmes avaient des racines plus profondes ?

C.R. — Je suis née avant terme avec le cordon ombilical noué autour du cou. J'ai mis plus de trois semaines à ouvrir les yeux. Ma mère me croyait aveugle. Je dois préciser que le déroulement de la grossesse de ma mère se fit dans des conditions pitoyables. Mariée à un homme alcoolique et violent qui la battait, chaque grossesse s'avérait être pour elle un véritable cauchemar. À l'annonce de cette nouvelle maternité, mon père lui déclara : « Ce veau qui va naître, je vais le tuer sur le coin de la maison ». Ma mère était si malheureuse qu'elle aurait voulu en finir en se jetant dans la rivière, mais sa responsabilité de mère l'en empêchait. Plus approchait le jour de ma naissance, plus la violence de mon père augmentait. Une nuit, sa fureur fut telle que ma mère dut s'enfuir pour

trouver refuge chez ses parents. C'est là que je suis née, portant déjà un lourd passé fetal.

D.P. — Pensez-vous que les problèmes vécus à votre naissance ont pu générer d'autres pathologies ?

C.R. — Hélas oui, je portais un profond mal de vivre qui se manifesta à travers bien d'autres affections telles que furoncles, orgelets, amygdalites, laryngites, psoriasis, eczéma, maigrreur, entorse, hypotension, anémie, hypoglycémie, allergies, maux de dos, lithiase biliaire, cancer du col et j'en passe. Ce que je ne peux cependant taire, c'est la souffrance silencieuse qui m'habitait et qui se traduisait par des dépressions très marquées dont mon entourage ne se doutait nullement, mais dans lesquelles je m'enfonçais d'année en année. Je me sentais intérieurement si perturbée que je craignais d'être folle.

D.P. — Avez-vous cherché de l'aide ?

C.R. — Je collectionnais les cartes de visites des hôpitaux aussi bien que les flacons d'ordonnance. Je croyais en la médecine traditionnelle, m'y étant orientée par mes études et m'y étant spécialisée. Mais plus je faisais usage de cette médecine, plus je m'enlisais dans la maladie et dans la souffrance que je portais.

Mes tentatives de suicide furent mes derniers appels au secours

D.P. — Vous étiez aux portes du suicide ?

C.R. — Mes tentatives de suicide furent mes derniers appels au secours. C'est au cours d'une mort clinique que j'allais renaître. Ce ne sont pas

le lavage gastrique ou les injections médicamenteuses qui m'ont redonné l'énergie ou le désir de vivre mais plutôt la voix douce et accueillante d'une jeune infirmière qui, me voyant inerte, branchée à un respirateur, émit dans une grande compassion ces simples mots : « Ah ! Mon Dieu, la pauvre chatte ». C'est après cet événement que j'entrepris une démarche, non pas pour me libérer de ce mal de vivre (j'en ignorais l'existence), mais pour comprendre ce qui m'avait conduite à ces dépressions.

D.P. — Est-ce à ce moment que vous prenez conscience de la Métamédecine ?

C.R. — Non, je n'en étais qu'à mes premiers pas dans ce qui allait devenir six années plus tard les bases de la Métamédecine avec la sortie d'un premier livre « Participer à l'univers sain de corps et d'esprit » qui est aujourd'hui épuisé.

D.P. — Dans votre livre vous évoquez par exemple, le mal de dos.

C.R. — Ce qui brisa mes résistances et m'amena à approfondir cette approche, c'est un mal de dos pour lequel je recevais des traitements de physiothérapie depuis deux années. On avait diagnostiqué, à l'aide d'une radiographie de ma colonne vertébrale, que j'avais une malformation de la cinquième lombaire, ce qui, selon la médecine, causait mes maux de dos. On avait envisagé une intervention chirurgicale, mais je ne me sentais pas prête à accepter cette solution.

D.P. — Vous faites alors votre premier rapprochement entre la maladie et la cause ?

C.R. — Je fis, grâce à cette petite brochure de Louise Hay, le rapprochement entre le dos et le soutien. Qu'est-ce que je prenais sur mon dos ? Je prenais les problèmes de tout mon entourage, c'est-à-dire de ma

mère, de mes sœurs, de mes amis. Pourquoi ? Pour plusieurs raisons, dont le désir de combattre un sentiment d'avoir été méchante. En m'occupant des autres, cela me donnait l'impression d'être bonne. Il y avait également un besoin d'être aimée et même une raison de vivre. Celle-ci toutefois je ne la découvrirai que bien des années plus tard.

D.P. — Qu'est-ce que cette prise de conscience a eu comme répercussion dans votre façon d'agir ?

C.R. — Dès cette prise de conscience, je décidai de laisser aux autres leurs problèmes. Auparavant je leur trouvais des solutions et le plus souvent je devenais leur solution. Désormais, j'allais me contenter de les aider à s'aider, si toutefois ils me le demandaient. Je pus constater dans les jours qui suivirent la disparition de mes maux de dos. Je cessai les exercices et les traitements de physiothérapie.

D.P. — Par la suite vous avez poursuivi vos recherches pour découvrir les causes de vos autres maux ?

C.R. — J'entrepris en effet d'éliminer tous mes malaises par cette approche. Plus j'avais dans mes découvertes, plus j'y gagnais au niveau de ma santé. Toutefois, en même temps, j'y perdais l'intérêt pour mon travail en microbiologie. Je me disais : « Mais qu'est-ce que je fais ici ? Je ne contribue qu'à éliminer les effets alors qu'il serait tellement plus important de travailler à éliminer les causes ».

D.P. — Pouviez-vous vivre de ce nouveau travail à cette époque ?

C.R. — Quitter ce travail qui était ma sécurité financière n'était pas facile. Dans cette nouvelle approche, aucun salaire ne m'était proposé. J'avais peur de l'inconnu. C'est à ce moment que je commençai à ressentir des douleurs au niveau du nerf sciatique. Une douleur

me sciait le muscle de la cuisse. Je souffrais également de constipation accompagnée de gaz intestinaux et, pour couronner le tout, d'une infection des gencives avec maux de dents. C'en était assez, il me fallait prendre une décision, faire face à mes peurs. La plus grande d'entre elles étant de me tromper et de ne pouvoir faire marche arrière.

« Si, moi, j'ai pu me sortir de cette souffrance qui m'accablait depuis si longtemps toute personne le peut également. »

D.P. — Vous avez alors rencontré le docteur Herbert Beierle !

C.R. — Il offrait un séminaire sur « La maîtrise de sa vie ». Je lui parlai de mon indécision. Il me dit : « Dans la vie, on ne fait jamais d'erreur, on fait seulement des expériences. Qu'es-tu venue faire dans ce monde sinon vivre des expériences pour ton évolution ? » Voilà ce que j'avais besoin d'entendre. Je pris la décision de quitter mon emploi. Ma famille et mes collègues de travail tentèrent tant qu'ils le purent de m'en dissuader. Mais ma décision était ferme : je démissionnai de l'emploi que j'occupais en milieu hospitalier. Tous mes malaises disparurent. La partie n'était pas gagnée pour autant. Je n'étais qu'au début de mes découvertes. Je me joignis à un centre de croissance afin de poursuivre mes études de métaphysique. Je continuais à faire des liens. Cependant, bien des questions restaient sans réponse et bien des malaises que j'expérimentais sans vraiment le souhaiter ne se trouvaient pas dans la petite brochure de Louise Hay. J'ai dû en faire les frais pour découvrir la cause.

D.P. — Votre vie est une suite de rencontres car vous faites la connaissance du médium Alex Tanous qui animait des séminaires de croissance !

C.R. — Il m'a permis de comprendre le lien qui unit notre présent au passé. Je découvris, grâce à lui, qu'une majorité des difficultés que nous rencontrons à l'âge adulte sont en résonance avec des situations émotionnelles non résolues de notre passé. Le centre de croissance personnelle dans lequel je m'étais investie depuis des années m'avait beaucoup apporté. Sa directrice m'avait conduite aussi loin qu'elle le pouvait. Il me fallait désormais continuer mes recherches par mes propres moyens. Je mis l'accent sur la thérapie individuelle et de groupe. Me servant au départ des connaissances acquises, j'approfondissais par le questionnement la cause probable du problème pour lequel un ou une participante me consultait.

D.P. — Pouvez-vous nous donner des exemples de patients malades qui ont été traités par votre méthode ?

C.R. — Mes livres en sont remplis mais, si vous le souhaitez, prenons l'exemple d'Antonia que j'ai eue en consultation. Elle était atteinte de leucémie aiguë. Les médecins lui avaient donné trois mois à vivre. J'ignorais totalement ce qui pouvait causer une

leucémie aiguë, cependant, mes connaissances en pathologie aidant, je savais qu'il s'agissait d'une prolifération de globules blancs immatures. De façon générale, les globules blancs assument un rôle de défense. J'orientais donc mon questionnement dans cette direction. Antonia avait-elle eu le sentiment d'avoir à se battre ? En avait-

D.P. — Vous arrivait-il de ne pas savoir à quelle cause pouvait être reliée une pathologie ?

C.R. — Parfois, je me demandais ce que le malaise ou la maladie imposait à la personne. Si, par exemple, cela imposait un arrêt de travail, une immobilisation ou une privation, n'était-ce pas ce qu'elle recherchait inconsciemment ? Par exemple, l'immobilisation : la personne n'avait-elle pas besoin d'un temps d'arrêt qu'elle ne s'autorisait pas ? Celles que cela privait de plaisir ne recherchaient-elles pas à s'autopunir ? C'est ainsi que je poursuivis mes recherches.

D.P. — Comment vous est venue l'idée du nom Métamédecine ?

C.R. — Lorsque l'on me demandait le nom de cette approche, je n'avais pas de nom précis à donner et cela n'avait pas d'importance. Pour moi, seuls les résultats comptaient. Il en allait autrement pour ma secrétaire qui, elle, se trouvait bien ennuyée de ne pouvoir répondre à cette question. Puis un jour, je fis une émission de télévision pour un réseau communautaire. Celle-ci s'intitulait Métamédecine. Elle

voulait démontrer l'importance d'aller au-delà des moyens proposés par la médecine. C'était exactement ce que je faisais. Dès lors, j'ai pu mettre un mot sur cette approche que je développais. Ce n'est que six années plus tard, après avoir rencontré plus de trois mille personnes en thérapie et



elle maintenant assez de cette lutte où elle se sentait perdante ? C'était exactement cela. En libérant ce sentiment de découragement, en recherchant des solutions qu'elle n'avait pas envisagées mais qui s'avérèrent très favorables, elle guérit sa leucémie et recouvra la santé.

m'être autoguérie, que je me décidai à écrire. Je pensais : « Si, moi, j'ai pu me sortir de cette souffrance qui m'accablait depuis si longtemps toute personne le peut également ». J'avais tant de merveilleuses découvertes à partager mais, en même temps, je craignais d'en être incapable. Je fis face à cette peur en plongeant, malgré mon inexpérience de ce domaine, dans le monde de l'écriture. Je laissai mon cœur et ma mémoire se raconter par l'intermédiaire de ma plume. Et c'est ainsi qu'est né le premier livre.

D.P. — Avez-vous été l'objet de poursuites pour exercice illégal de la médecine ?

C.R. — La Métamédecine ne pose pas de diagnostics, pas plus qu'elle ne propose de traitements. Elle vise davantage à une introspection personnelle en vue d'éliminer les facteurs responsables du malaise ou de la maladie, qui bien souvent sont d'ordre émotionnel. De plus, la Métamédecine encourage une meilleure collaboration entre patient et médecin ou consultant-intervenant. En ce sens, elle n'a rien d'illégal. C'est sans doute pour cette raison que je n'ai jamais été l'objet de poursuites. De plus nombre de médecins se servent de cette approche avec leurs patients qui y sont ouverts car il y a encore bien des patients qui souhaitent plutôt obtenir

d'un médecin le médicament ou l'intervention qui règlera définitivement leur problème et qui ne veulent pour rien au monde remettre en question leur façon de penser ou de réagir.

D.P. — La France vient de reconnaître les ostéopathes et les chiropracteurs. Quelle est la situation des praticiens alternatifs au Canada ? Existe-t-il un statut légal de ces professions : magnétisme, radiesthésie etc. ?

C.R. — Désolée, je ne saurais répondre à cette question.

D.P. — Travaillez-vous avec la phytothérapie ?

C.R. — Nous ne travaillons pas avec une approche spécifique puisque la Métamédecine peut être complémentaire de toutes les approches thérapeutiques.

D.P. — Avez-vous une école de formation pour les praticiens ?

C.R. — Si vous parlez d'un lieu particulier, non. Mais, si vous pensez à un regroupement de personnes partageant une même philosophie de pensée basée sur l'écoute en profondeur et la compassion, oui. J'ai en effet fondé il y a maintenant plusieurs années l'Association des intervenants en Métamédecine. Plusieurs personnes



en font partie et je compte développer un jour cette association au niveau mondial.

D.P. — Quel est le but de votre travail ?

C.R. — Apporter ma contribution à ce monde pour que de plus en plus de personnes connaissent la santé, le bien-être et la joie de vivre.

**Entrevue réalisée
dans le sud de la France
par Daniel Perraud
le 3 novembre 2001**

DEVENIR NATUROPATHE avec Clara et Michel Carpenet

Les NATUROPATHES traitent les patients en rétablissant la santé générale plutôt qu'en supprimant quelques symptômes clés. Les NATUROPATHES sont plus préoccupés à trouver la cause sous-jacente d'une condition et dans l'application de traitements qui sont compatibles avec les mécanismes naturels de guérison de l'organisme plutôt que contraires. Les traitements naturopathes ont moins d'effets adverses, et empêchent la chronicité qui résulte invariablement lorsque la cause de la maladie est négligée. Avec l'application des principes de la naturopathie, le pratiquant peut administrer un ou plus de traitements spécifiques, mécaniques, nutritionnels, manuels, phytothérapeutiques sous forme d'appareil ou substances. Le but du pratiquant est d'enlever les obstacles au fonctionnement normal de l'organisme, tout en appliquant des forces naturelles pour faciliter la rémission. Seules les préparations et doses qui sont en harmonie avec l'économie de l'organisme sont utilisées, pour modifier les fonctions aberrantes, éliminer de l'organisme les déchets cataboliques, et stimuler ses processus anaboliques.

**Lieux : Bordeaux - La Rochelle - Nice - Paris - Dax - Lyon - Brest
Réservations : 05 49 28 36 69 ou 06 08 86 98 59 e-mail : cam@wanadoo.fr**